

La revue transhumance (1980-1990)

Entretien avec René Siestrunck

A la fin des années soixante-dix à Briançon, un groupe de jeunes travailleurs saisonniers, lycéens et autres dériveurs légers créent la revue Transhumance, dont nous avons déjà republié des articles dans des numéros précédents de Nunatak. En 30 numéros, cette aventure a cartographié l'espace touristique de la montagne, décrit la militarisation, ridiculisé la frontière et ses fortifications, exploré les refuges, les glaciers, les villages, les usines ou les casernes et lutté au côté des travailleurs saisonniers et des réfractaires. Rencontre avec René Siestrunck, l'un de ses rédacteurs et cheville ouvrière des éditions éponymes qui ont poursuivi le travail entamé par la revue, à la recherche de l'improbable culture touristique.

Les revues sont accessibles ici :

Peux-tu raconter ton installation dans le briançonnais ?

Mes parents avaient une maison dans la vallée de la Clarée, achetée en 1957. Je viens de Paris, et c'était une résidence familiale, une résidence secondaire, qui est devenue une résidence principale quand je m'y suis installé en 75. Auparavant, au cours de mes études en sociologie et ethnologie, le Briançonnais était mon terrain d'étude, notamment la mécanisation agricole dans la vallée de la Clarée, puis les fortifications et la frontière avec ma thèse de doctorat en sociologie. Après avoir beaucoup fait les foins, j'ai fait des saisons dans les remontées mécaniques. Je me suis senti de la montagne, comme on peut être attiré par la mer, la forêt ou un milieu particulier.

Comment vivais-tu le travail saisonnier ?

Un manque absolu de reconnaissance du travailleur, à un moment où on est déjà dans la montée en puissance des stations, où la main d'œuvre locale, ceux qui sont paysans d'un côté et dans les remontées mécaniques de l'autre ou dans le bâtiment ne suffit plus. Il y a un apport absolument massif de l'extérieur, pas forcément de très loin mais de l'extérieur. Des gens souvent diplômés, évidemment surdiplômés pour les emplois qu'ils vont occuper et venus pour la montagne. Il y avait deux secteurs qui étaient en pointe de manière plus transparente que les autres : les remontées mécaniques et le tourisme social, comme VVF¹ à l'époque. Même le Club Méditerranée d'une certaine manière pouvait passer pour ce tourisme social. Il y en avait énormément dans le Nord des Hautes Alpes. Les travailleurs saisonniers étaient considérés comme des moins que rien. J'avais fait tout un chantier à Montgenèvre où mon chef, le petit chef, ne m'a jamais appelé par mon prénom mais seulement par la couleur de mon bonnet. Enfin c'était assez sympathique mais ça dénotait quand même de rapports humains assez intéressants.

J'ai été le premier délégué syndical des remontées mécaniques de Montgenèvre, il n'y en avait pas beaucoup à l'époque. Aujourd'hui les saisonniers sont chapeautés par la CGT. Mais à l'époque elle était hyper productiviste, des travailleurs qui bossaient juste trois mois c'était des sous-hommes, des sous-femmes. Il y avait eu un mouvement de grève à l'UCPA, lancé par les saisonniers, les gardiens de refuges tout ça mais où il s'étaient fait tabasser psychologiquement par les délégués syndicaux permanents CGT, qui ne leur donnaient pas le droit à la parole. Ce qui fait que quand j'ai été délégué syndical je suis allé à la CFDT, qui était la première à se préoccuper du statut des saisonniers, notamment suite aux mouvements de grèves des saisonniers des Club Med et des nuits blanches. Il faut rappeler qu'en 82-83, des saisonniers principalement marocains et tunisiens de tout l'arc alpin, se mettent en grève, soutenus par d'autres saisonniers et des bénévoles et obtiennent la négociation d'un accord sur l'emploi avec la garantie de réembauche d'une saison sur l'autre ainsi que leur régularisation. Les différentes conventions collectives dans les métiers de saisonniers ne sont pas tombées du ciel... A Briançon, il y avait eu une soirée de soutien aux travailleurs

1 VVF: Pionnière du tourisme social et familial en 1958, Village Vacances Familles ou VVF est une association française de tourisme qui a développé en France le principe de l'hôtellerie familiale en village de vacances en location avec services club.

saisonniers de Monétier les Bains, parce qu'à l'époque il y avait ces petites maisons du Club Med. Une soirée pour les saisonniers, par les saisonniers. Puis les années suivantes il y a eu des répétitions, d'abord *Nuits blanches des saisonniers*, puis *Festival international des saisonniers*, une machine de plus en plus grosses avec un permanent qui s'en occupait six mois à l'avance. Quand c'est trop gros, c'est comme les dinosaures, ça périclité.

Comment est née la revue Transhumance? Qu'est ce qui vous réunissez à l'époque?

La revue Transhumance est née de la rencontre de personnes au début des années 80, au départ dans le travail saisonnier, certains encore étudiants mais travaillant pour le tourisme pendant les vacances scolaires, ainsi que quelques lycéens. Tout ce petit groupe souffrait de l'état du tourisme de l'époque et a eu l'idée de s'agiter, d'agiter des idées pour faire une petite revue. Le premier numéro est paru après avoir créé l'association du même nom, qui se donnait pour but l'étude du tourisme, la transhumance, mais la transhumance touristique bien sûr. On aimait bien les brebis aussi mais c'était pas exactement la même transhumance. D'un point de vue plus général, la question qu'on se posait était double : où était la culture touristique, qu'est ce qu'on en faisait, qu'est ce que ça apportait? Et comment résider, comment demeurer dans le pays du passage permanent, un pays dont la population touristique changeait comme ça en dent de scie, de manière assez brutale et violente?

Avant d'aller plus loin, peut tu préciser ce que vous entendiez par culture touristique ? Cette problématique semblait animer un bon nombre de vos réflexions...

Le tourisme, comme toute activité dominante, a besoin de culture pour lier sa production. Celle-ci est importée, urbaine, et le local est instrumentalisé comme complément décoratif. Il y a des grosses machines touristiques mais la *culture touristique* on l'a toujours pas trouvée. Autant on pouvait voir dans l'agriculture sa propre culture. Puis au début du 20^{ème} siècle il y avait l'usine de la Schappe² avec plus de milles ouvriers et ouvrières, des salaires de misères, un patronat paternaliste mais qui serrait quand même très fort la vis. Survient alors la grande grève de 1907 et cet appel un peu messianique pour le syndicat avec la création dans les faubourgs rouges de Briançon d'une culture ouvrière. Mais quelle est la culture du tourisme? En ce qui concerne les stations de ski, il faut faire la part entre l'été et l'hiver. L'hiver la culture touristique c'est la culture urbaine, le pays n'existe pratiquement pas, même si il y a des prospectus pour des visites patrimoniales. Mais enfin c'est pas ça que vient faire la majorité des touristes. Il vient bouffer du virage, de la neige, et de la boîte de nuit. En été c'est un peu différent, parce que le pays est là, et c'est évident que si on ne s'intéresse pas au pays, il n'y a pas grand chose à faire.

Comment fonctionnait la revue Transhumance?

Évidemment au début pour les premiers numéros il y avait beaucoup de monde. Puis au bout de quelques années il y avait quand même beaucoup moins de monde. On écrivait tous un peu des articles, on en recevait parfois, on élaborait un numéro puis on allait l'imprimer. Le premier, et uniquement lui, on l'avait tiré chez des curés à Gap. Ils nous avaient prêtés leur ronéo³ et on l'avait ronéoté, couverture couleur quand même. Dès le deuxième numéro, on était allés à Grenoble, parce qu'un membre de Transhumance y faisait ses études. Là c'était des grands moments, de grands souvenirs, parce qu'on était dans une communauté avec beaucoup d'anciens maoïstes, aussi pas mal d'anarchistes, des gens qui avaient vécu la grande époque d'après soixante huit à Grenoble, qui avait une communauté ainsi qu'une imprimerie Offset⁴. Après on a continué chez divers imprimeurs, à Briançon, Gap, Paris... Ceux qu'on tirait à Grenoble sur Offset, vu que le papier ne coûtait rien, on en faisait 1200. On a du papier d'emballage pour un moment. Par la suite, 300 c'était bien suffisant. On s'est arrêté en 90, il y a eu au total 30 numéros en une dizaine d'années. L'équipe s'étant réduite au minimum, je me suis retrouvé un peu seul mais j'ai continué, j'ai demandé des articles aux uns et

2 L'usine de la Schappe à Briançon était une usine de traitement des déchets de soie, qui employa jusqu'à 1200 ouvriers et ouvrières de 1840 à 1933

3 Duplicateur reproduisant des textes préalablement frappés sur un stencil (sorte de papier-patron en imprimerie).

4 Le procédé offset est actuellement le procédé majeur d'impression professionnelle

aux autres.

Quel était son mode de diffusion ?

On vendait quasiment rien dans les librairies, l'essentiel c'était des abonnements, mais quand on s'est aperçu qu'il n'y en avait plus beaucoup, c'était plus la peine. Petite histoire, les endroits d'affichages étaient très limités à Briançon et à une Fête de la rose⁵, on avait fait des affiche sac a dos avec un morceau de la revue qui dépassait, ça marchait plutôt bien, les revues ne restaient jamais très longtemps. On avait aussi fait une affiche qui avait fait scandale, c'était « vivre oisif au pays ». Parce qu'on nous rabattait les oreilles avec « vivre et travailler au pays », nous on voulait vivre oisif au pays. Les gens n'avaient pas bien compris, ils le comprendrait encore moins aujourd'hui, mais à l'époque, il y avait pas de RMI, pas de RSA, pas de chômage pour les travailleurs saisonniers. Bref vivre oisif au pays c'était un choix, ça voulait dire qu'on travaillait six mois, le temps qu'on pouvait, et après on choisissait notre oisiveté, on vivait de notre oisiveté, on finançait notre oisiveté. Ça avait jeté quand même un petit froid mais bon... Ça veut pas dire qu'on faisait rien, parce qu'on écrivait, on faisait des revues, on faisait de la montagne, on s'amusait bien.

Quel écho a rencontré la revue ?

On avait fait beaucoup de rencontres. Des gens des comités Larzac qui nous on contacté, un couple d'anarchiste qui venait se soigner pour l'asthme... Ça faisait pas une masse, mais c'était à chaque fois des rencontres intéressantes, avec parfois des contributions par la suite. Pour ce qui touchait à la politique, il faut parler de Rabinovitch, ancien magistrat à la retraite, qui nous avait contacté et qu'on était allé voir. On avait milité ensemble, participé à la création de la fédération alpine de protection de la nature et il avait écrit assez souvent dans *Transhumance*. « Un article », comme il disait et je le cite, « c'est une bouteille à la mer ». Et c'est vrai, c'est vrai que ce qu'on dit là sera peut être lu par quelqu'un qui va trouver sur un banc un numéro de Nunatak ou de *Transhumance*. Il y a ce côté « je sème à tout vent les idées », elles arriveront si elles arrivent, si elles arrivent pas tant pis mais on se répétera et elles finiront par arriver. Il avait plusieurs facettes. Il avait été un des fondateurs du droit de la montagne, il avait analysé tout les procès et écrit un livre qui a fait date, *Le droit de la montagne*, qu'il a réédité avant sa mort en 1980. Dans les années 70 il y avait tous les étés, tous les hivers des tas d'accidents dans les remontés mécaniques, des plaintes de clients de guide qui donnaient lieu à des jurisprudence et le droit peu à peu s'écrivait.

Il y avait aussi Jean Bocognano qui avait été un temps directeur de rédaction de *La Montagne et l'apinisme*, la revue du CAF⁶, mais il y avait eu des magouilles et il avait été obligé de démissionner. Il avait envie de continuer de faire parler de la montagne, mais d'une manière un peu différente de ce qu'on peut lire dans ces revues ou l'on te vend les meilleurs chaussures, les meilleurs skis... Il avait créé avec d'autres personnes une revue qui s'appelait *Passage*, très chic en papier glacé avec de belles photos et des textes pour "parler de la montagne". Parler de la montagne, de la littérature en montagne, le cinéma et la montagne, la sculpture, la danse, la philosophie, c'était tout et la montagne, sauf évidemment comment acheter la meilleure paire de grolles. Et il se trouvait que monsieur Bocognano habitait à Paris en face de chez mes parents, je suis donc allé le voir et j'ai commencé à écrire dans *Passages*. Ça aussi c'était un travail de revue, c'est très intéressant de faire des revues, faire travailler les gens, les tanner pour qu'ils envoient leurs articles...

Dans les premiers numéros, la rédactrice de publication était Emilie Carles (voir encadré). On peut supposer que vous la connaissiez bien...

C'est vrai qu'on avait besoin... bon, *Libération* avait Jean Paul Sartre, *Transhumance* avait Emilie Carles ! Un jour, j'ai reçu un journaliste du Dauphiné Libéré, on a fait un petit tour d'horizon de ce qu'était devenu la vallée depuis Emilie Carles, il n'a pas retenu mes derniers mots et je sais

5 Fete de la rose

6 Le Club Alpin Français (CAF) est une fédération de clubs créée en 1874, aujourd'hui désigné sous le sigle FFCAM (Fédération française des clubs alpins et de montagne).

pourquoi. À savoir que si Emilie Carles revenait, si elle était là au mois d'août sur le balcon de sa maison elle serait terrorisée. Je pense qu'elle dirait oui à une déviation, et peut être même oui à une voie de contournement. Parce qu'il faut imaginer quand vous avez 25 Harley qui passent, les voitures à 70 à l'heure, vous êtes dehors c'est comme si vous prenez une baffe. Ça devient compliqué de parler de tourisme vert pour la vallée de la Clarée. Avec la route et cette fréquentation... « Des moutons pas des camions », d'accord, aujourd'hui on n'a plus les moutons mais on a les camions quand même, qui font la taille des bâtiments. Il y a quand même un sacré hiatus avec auparavant.

Encadré 1 : Emilie Carles

- Madame Carles, je ne vous comprend pas, il n'a jamais été question d'autoroute dans la région mais d'une voie rapide et vous, vous amenez tout le pays, vous vous amenez avec des tracteurs, des manifestants, des pétitions, mais dites moi donc à quoi ça rime ? Il n'y a pas le feu aux poudres.

Je lui répondis sur le même ton « Ecoutez monsieur le sous-préfet nous ne sommes pas des enfants de chœur, on ne va pas attendre que les jalons soient plantés parce qu'à ce moment-là il sera trop tard »

Née en 1900 à Val des prés, Emilie Carles est rendue célèbre par le livre *Une soupe aux Herbes sauvages*, dans lequel elle témoigne de sa vie dans la montagne Briançonnaise, du milieu paysan à son métier d'institutrice, de sa découverte des idées anarchistes et libertaires, du front populaire et de la guerre. Dans les années 70, elle sera à la tête de la contestation du projet de voie rapide Marseille Turin qui devait traverser la vallée de la Clarée. Ce projet sera abandonné, mais la menace d'une voie ferrée plana sur les décennies suivantes...

En 1990, la revue Transhumance s'arrête , puis c'est les éditions du même nom qui prennent le relais d'un inventaire historiographique des Hautes-Alpes....

Après un numéro spécial sur la vallée de la Clarée, j'ai commencé à faire des petits cahiers et c'est là que je me suis tourné vers les érudits locaux. Ce n'est pas une particularité, mais le briançonnais possédait un nombre assez important de médecins, d'avocats, de militaires de hauts rang, de préfet qui avait des attaches avec Briançon et qui ont écrits sur l'histoire de Briançon, dans les années 1880 à 1920. Ils ont fait des tas de monographies et répertorié un certain nombre de faits de l'histoire locale. Par exemple, Aristide Albert, franc maçon et républicain, qui lui n'a pas fait de grandes œuvres mais beaucoup de petites. C'était justement l'occasion de les ressortir de l'oubli, voir du purgatoire pour en faire des petits cahiers. Et puis, il fallait combattre l'histoire triomphaliste locale, quand par exemple elle s'empare de la Charte des libertés des Escartons⁷ pour la détourner en république. Il fallait remonter aux sources, au texte de la grande Transaction, à Fauché-Prunelle et à des historiens modernes comme Pierre Vaillant pour amener plus de nuances à l'affaire. Le premier livre de Transhumance c'est un petit recueil qui s'appelaient *Paroles de saison*, des textes à la fois poétiques et de référence sur les saisonniers. Les illustrations étaient faites par Nimos un membre de la revue dès le début, un jeune italien qui avait fait ses études au Lycée de Briançon.

Il y a un changement de ton entre la revue transhumance qui critique la militarisation, le tourisme de manière très virulente et les éditions du même nom qui se recentre plus sur l'histoire locale, avec plus de distance.

Faire patrimoine, encore qu'il m'arrive quand même de dire ce que je pense, comme dans *Clarée* où je donne mon opinion sur cette rivière, cette pompe juste après le confluent avec la Durance qui envoie l'eau à Montgenèvre pour faire de la neige artificielle. Je trouve que c'est quand même une insulte, un outrage rédhibitoire à la Clarée que de la pomper pour en faire de la neige artificielle, elle la sauvage... Je publie actuellement deux livres sur les migrants, dont l'un est d'un médecin qui

⁷ La république des Escartons de Briançon ou principauté du Briançonnais est un ensemble de territoires montagnards qui ont joui d'un statut fiscal et politique relativement privilégié du 29 mai 1343 au 4 août 1789 .

est très engagé dans l'affaire l'autre d'une étudiante qui a fait un très bon mémoire sur la question. En 2016 il y a eu un texte sur les saisonniers de l'agriculture, *Les pommes dans les mains*, ce qui n'est quand même pas courant, et puis l'année d'avant sur les migrants de l'est à Gap. On avait commencé un gros travail sur l'histoire des migrations avec *Venus d'ailleurs*, qui était un peu le panorama de l'immigration dans le Briançonnais de 1850 à 2000, suivi de *L'autre versant*, qui était l'émigration piémontaise italiennes, puis le *Versant de l'autre*, du côté de l'Argentière, avec l'immigration turque.

L'immigration est un sujet d'actualité, avec les passages de frontières, la militarisation des cols de l'Echelle et du Montgenèvre, la solidarité des habitants avec les migrants...

Comme il n'y a plus de revue, et quand je ne suis pas pris par autre chose, je met quelques articles sur un blog qui se trouve sur le site internet des éditions transhumance. Il y en a un sur les migrations justement, ou je montre qu'il y avait une époque où c'était les militaires qui sauvait les migrants qui passaient à la frontière, à l'époque des migrations des piémontais. En Ubbaye, à la fin du 19ème siècle, il y avait le lieutenant Tremo qui était dans un poste militaire. Il appartenait au CAF comme beaucoup d'autres militaire. Il avait eu l'idée de construire un refuge à un col, où, si l'on en juge par le registre des décès de la paroisse italienne, il y avait eu au moins 75 morts. Plus près d'ici, au Col Agnel, quand le refuge a été occupé par les militaires dans les années 1890, ils voyaient passer des migrants à tout moment. Il faisaient un peu buvette, moyennant finance. Parce que dans les postes d'hiver ils avaient droit à un peu plus de vin rouge, un peu plus de gnôle. Tous ces soldats qui étaient des appelés n'étant pas forcément alcoolique vendaient le surplus aux piémontais qui passaient. Quand on leur signalait des gens, ils avaient un cor pour appeler, ou alors ils tiraient carrément au fusil pour donner la direction du refuge. A tout moment, ils ont recueillis des familles entières qui passaient. A l'automne 2017, j'ai vu des scènes de chasses à l'homme complètement ahurissante. Des types en bleu hystérique, qui demandait les papiers à tout le monde, sur des pistes interdites à la circulation automobile. J'ai bien essayé de leur poser des questions, mais évidemment quand je marche je n'ai pas mes papiers sur moi, donc on a arrêté là l'entretien. C'est totalement disproportionné. Un jour, vers Névache, c'était des réservistes je pense, un 4*4 avec des types en armes, des Famas. Totalement disproportionné avec la grave menace que font peser ces pauvres malheureux. Alors c'est pas vraiment la même militarisation, là c'est plutôt de la police.

Armée, tourisme et migrations sont des sujets longuement abordé dans la revue Transhumance et dans les éditions du même nom... Quel regard pose tu aujourd'hui sur le Briançonnais ?

Maintenant qu'on a arrêté de poser la question c'est dangereux la mono-activité touristique on ne peut plus revenir en arrière. Mais il faudra bien y penser à un moment, à que faire d'autres, et ce sera compliqué. Par exemple, la forêt s'est beaucoup étendue, elle a colonisé la vallée. C'est une forêt privée qui s'est constituée, une multitude de parcelles de propriétaires disséminée, une forêt qui n'existait pas avant. Il y a même une forêt de l'ONF qui se trouve encerclée de cette manière et qui ne peut plus être exploitée. Il y a une représentation symbolique, écologique de la forêt aujourd'hui, et dans une certaine mesure c'est important. Mais son avancée efface les traces d'un mode de vie qui était possible ici et autrement. Si on laisse faire, c'est la banalisation de la vallée, de toutes les vallées. Et pas par les essences les plus nobles, c'est par du pin ! Si seulement on était envahi par le mélèze !